

Dany Akmen

Exposition 2.-31.10.87

Catalogue Oct 87

Hrs. LARC Centre d'Action Culturelle, Le Creusot

L'univers des images, (et de l'imagination), est bi-dimensionnel, c'est un univers des surfaces. Il occupe la place centrale dans la pyramide dimensionnelle que nous habitons.

Cette pyramide est composée de cinq niveaux :

- le niveau zéro-dimensionnel des points où nous calculons ;
- le niveau uni-dimensionnel des concepts où nous pensons selon les lignes du discours ;
- le niveau bi-dimensionnel des images où nous imaginons ;
- le niveau tri-dimensionnel des volumes où nous manipulons ;
- le niveau quadri-dimensionnel de l'espace temps où nous nous déplaçons.

L'univers des images est donc une place de passage.

Nous la traversons si nous montons du calcul et de la pensée vers la praxis. L'imagination sert dans ce cas en tant que passage de la pensée vers l'action. C'est le cas des images digitalisées. Et nous la traversons si nous descendons de la manipulation vers la pensée. L'imagination sert, dans ce cas, en tant que passage de l'action vers la pensée.

La thèse ici défendue propose que c'est le cas des tableaux de Danièle Akmen.

L'imagination a donc une fonction ambiguë dans notre vie. Elle introduit ou bien à l'action, ou bien à la pensée. Mais cette ambiguïté n'est pas toujours consciente.

La raison en est que l'histoire occidentale (surtout pendant l'âge moderne), s'est servie de l'imagination dans un seul de ces sens : passer de la pensée à l'action. C'est pourquoi nos images simulent des volumes.

Les tableaux de Danièle Akmen, au contraire, simulent des lignes : elle se sert de son imagination pour passer de l'action à la pensée et c'est la raison pour laquelle ses tableaux sont étranges. Mais un tel passage de l'espace-temps vers la pensée à l'aide de l'imagination n'est pas nouveau. C'est au contraire la méthode dite "primitive". Elle est à la base de notre culture et possiblement de toute culture.

Prenons les Anciens, par exemple. Pour eux, l'univers des images, (l'univers des apparences imaginaires), n'était qu'un écran contre lequel se projetaient les ombres des volumes. C'était "le royaume des ombres". Si nous regardons devant nous, nous ne voyons que des ombres. Et ce que nous regardons, ce vers quoi nous allons, c'est la mort.

Il nous faut traverser cet écran, il nous faut traverser la mort. Car derrière l'écran se cachent les idées, la pensée, la vérité.

Celui qui traverse l'univers des images dévoile la vérité ("a-letheia" : dévoilement, vérité). Danièle Akmen partage cette vision des Anciens, cette démarche. Mais il n'est pas facile de le constater, lorsqu'on observe ses tableaux. Ils n'ont pas une apparence "archaïque". Nous n'y reconnaissons pas les ombres d'Achille ou d'Ulysse.

Cette femme à lunettes, habillée par un couturier parisien, ce tigre, copie d'une photographie, ce fond géométrique qui simule les variations de triangles réalisées par des ordinateurs, n'évoquent pas la Grèce mythique.

Il nous faut regarder, donc, ses tableaux de plus près.

Dans ce cas, nous voyons que nous faisons face, bel et bien, au royaume des ombres, au royaume de la mort. Bien sûr, non pas de celle des Anciens, mais la nôtre.

Les ombres ne sont pas des spectres pré-historiques, ce sont nos propres ombres.

La mort n'est pas grise comme celle des Anciens, elle est haute en couleurs.

Les mythes que l'on trouve dans ces tableaux sont nos mythes et ce sont nous qui les projetons. Et derrière cet écran se cachent des idées, des formes, des "morphai", tout comme chez les Anciens. Mais ce sont nos propres idées qui s'y cachent, les formes à nous, mais c'est notre vérité.

Pour les Anciens, la mort, c'était l'enfer. Akmen nous montre notre mort, notre enfer. Elle nous montre comment sont devenus pour nous les "Di Inferi" (les dieux inférieurs et infernaux). Ils sont comme cette femme, comme ce tigre, comme cette géométrie. C'est ce vers quoi nous nous descendons. Vers la femme qui couche avec le tigre, (vers le lion qui couche avec l'agneau). Elle nous montre, par là, la mort "post-moderne", l'enfer devenu paradis, devenu "utopie", un non lieu parce que surface.

N'est-ce pas tranquillisant ?

Non. Car dans la tranquillité immobile, dans la platitude figée de ces images, il y a quelque chose qui bouge. Un petit vent y souffle. Le vent de la pensée qui se cache juste derrière la surface. De la pensée à nous, non pas celle des Anciens.

Le doute.

Les tableaux nous invitent à les traverser, non pas pour dévoiler la vérité éternelle, mais pour arriver au doute (lequel est notre vérité).

« Peut-être, dit ce doute, il ne se cache rien derrière les tableaux, (derrière la mort) ? ».

« Peut-être que la forme "pure", l'idée, la pensée, le calcul, la computation, ne constituent que le masque qui cache le néant ? ».

Et, dans ce cas, la mort serait un masque qui ne masque rien ?

Tombe-t-on dans le vide lorsque l'on traverse les images de Danièle Akmen ?

Ses tableaux nous défient de traverser les ombres qui bougent au vent du doute, d'oser faire face à ce néant.

Posés à l'entrée du paradis/enfer, ils ne disent pas, comme Dante l'a fait : « *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate* », (laissez tomber tout espoir, vous qui entrez). Ils ne sont pas porteurs de désespoir.

Ils disent plutôt : « *Acheronta movebo* », (je veux faire bouger les enfers) pour voir ce qui se cache derrière.

Peut-être ce sont des pensées si nouvelles, issues du néant, que nous ne savons pas encore les penser.

Vilem FLUSSER